

## Les premiers mois de guerre d'un artisan réserviste de la Grande Rue : Jean AUBREE :

Voilà notre deuxième Nozéen qui a laissé un témoignage de « sa » guerre. Jean a 29 ans en 1914, plus âgé de 4 ans que François DOUCET, et de ce fait mobilisé plus tardivement. Marié en 1909 à Jenny DUBOURG, il est rappelé en tant que réserviste au 264<sup>ème</sup> RI d'Ancenis en août 1914.



*Jean, alors âgé d'une vingtaine d'années, est installé comme horloger-bijoutier dans la Grande Rue. Il s'intéresse aussi à la photographie.*

Nous l'avons laissé le lundi 3 août 1914 dans le train qui l'emmène vers la gare d'Ancenis :

« Mardi 4 août : je descends dans la cour où le sergent MAFAR me dit : « vous ne partirez pas avec le 264<sup>ème</sup>, les compagnies étant au complet, vous vous déshabillez et irez à la 28<sup>ème</sup> compagnie de dépôt avec des tonneliers ». Nous sortons donc et là nous apprenons que l'Allemagne a officiellement déclaré la guerre à la France, ainsi qu'à la Russie et l'Angleterre. C'est une guerre européenne dont nous attendons l'issue avec impatience. Arrivés à la 28<sup>ème</sup>, on nous dit : « vous vous habillerez lorsque les effets convenables seront arrivés ». Donc, nous passons le reste de la journée sans autres incidents.

Mercredi 5 août<sup>1</sup> : matinée, rien de neuf. Dans l'après-dîner, nous voyons plusieurs centaines d'étrangers arriver et sont immédiatement parqués et gardés militairement<sup>2</sup>. Toujours pas habillé. Le 64<sup>ème</sup> est parti, destination inconnue ».

Son témoignage confirme un problème logistique récurrent dès le début des hostilités : la loi des 3 ans, votée en 1913, a désorganisé profondément l'armée qui ne peut équiper, vêtir et armer les conscrits supplémentaires. A la mobilisation, des milliers de mobilisés sont renvoyés dans leurs foyers faute d'équipement. Jean reste tout de même au dépôt.

« Jeudi 6 août : nous apprenons que les Allemands violent la neutralité belge. La journée se passe et nous ne faisons rien de plus. Notre régiment, le 264<sup>ème</sup>, est parti, direction Paris.

Vendredi 7 août : toujours les Belges se battent et font 15 000 victimes. Les journaux nous arrivent par autos. Vers midi, Mr LEMBEZAT<sup>3</sup> vient au quartier. J'en profite pour lui remettre un mot pour Jenny car les lettres qu'on a envoyées ne partent pas. Les territoriaux sont arrivés et dans les rues d'Ancenis, la foule est toujours aussi grande. Nous ne sommes pas habillés et nous couchons sur le dur. C'est le commencement.

1 Nous avons modifié la datation du journal de Jean pour une meilleure lecture chronologique. Comme nous l'avons dit plus haut, il passe du mardi 4 août au mercredi 4 août, jeudi 5 août, etc...

2 Il s'agit certainement d'Allemands ou d'Autrichiens. Une épidémie d'espionnage gagne alors toutes les régions de l'arrière.

3 Il s'agit de Lucien, petit-fils de Jules RIEFFEL, qui a quatre fils mobilisés. Nous pensons qu'il a ses entrées à la caserne d'Ancenis en tant qu'ancien sous-officier de l'armée d'active. Il n'est pas rappelé car il est âgé de 60 ans en 1914. Voir le chapitre sur les notables nozéens.

Samedi 8 août : nous apprenons que les Belges résistent toujours victorieusement aux Allemands et demandent à ce que les Français leur viennent en aide pour éviter l'invasion des Prussiens. Immédiatement, les Français font route vers Liège. Ici, rien de nouveau. ROUAUD tombe gravement malade et est transporté à l'hôpital.

Dimanche 9 août : aujourd'hui, grande victoire française : les Français sont entrés à Mulhouse, les Alsaciens sont au délire et arrachent les poteaux frontières. Jenny étant venue pour me voir avec petite Jeannette, ne me trouve que vers 4 heures du soir à mon grand regret, ayant été passé l'après-midi à Liré<sup>4</sup> ».

Jean essaye de glaner des informations sur la situation militaire aux frontières. Celles-ci atteignent la caserne d'Ancenis avec, en moyenne, deux jours de retard : le lundi 2 août, les Allemands adressent un ultimatum à la Belgique ; le 4 août, Berlin déclare la guerre au roi Albert Ier et les troupes allemandes pénètrent en Belgique (Jean l'apprend le 6) ; le 5 août, le siège de Liège commence ; les Français entrent dans Mulhouse le 7 août (Jean l'apprend le 9).

« Lundi 10 août : je touche un bourgeron. Notre section de mitrailleuses est partie à minuit et ce matin, sont arrivés environ 200 Alsaciens-Lorrains engagés volontaires, de tout âge. Un vieux de 73<sup>5</sup> ans attend avec impatience d'être rendu au feu. Les femmes sont avec eux. Aucun autre incident ».



*Soldats au cantonnement de Nantes en tenue de blouse-bourgeron. C'est la tenue de Jean en attente d'être habillé pour partir à la guerre.*

« Mardi 11 août : je reçois une dépêche m'annonçant la visite de Jenny qui arrive à 10 heures. Je passe donc la journée entière avec elle, ce qui me fait énormément plaisir. Ce midi sont arrivées les classes 1903 et 1902, ce qui renforce considérablement les compagnies de dépôt.

Mercredi 12 août : nous apprenons que nos forces étant considérables à la frontière, une grande bataille est imminente. Depuis ce jour, étant resté à Ancenis, on apprend que les Français et les Allemands étant continuellement en face, c'est un combat sans trêve ni merci. Les prisonniers allemands sont bien traités en France. En ayant rencontré plusieurs, nous leur offrons à manger et boire, ce qu'ils acceptent avec plaisir. A part cela, rien de nouveau ».

4 Liré est le champ de manœuvre du 64ème régiment, situé au sud d'Ancenis, sur la rive sud de la Loire.

5 Entendons de la classe « 73 », donc né en 1853.

Deux jours de suite, son épouse Jenny et sa fille Jeannette âgée de 3 ans, viennent lui rendre visite. Nous devons imaginer une caserne remplie de soldats, avec des civils (la famille, les acteurs notables de Nozay) qui défilent en dehors de l'enceinte pour voir leurs maris, leurs papas, leurs amis, leurs administrés et leur redonner du courage avant le grand départ.

Son carnet s'arrête le 12 août, pour reprendre le 12 octobre. Ses deux longs mois en caserne ne méritent pas, selon lui, des pages d'écriture, sinon l'historien aurait retrouvé des milliers de « carnets de service militaire »... Pendant ce temps, les compagnies complètes du 264<sup>ème</sup> sont envoyées dans la zone de combat dès août 1914. Le régiment reçoit le baptême du feu à **Guinchy-Longueval** dans la Somme le 28 août, puis reflue avec le reste des troupes françaises. 77 hommes sont hors de combat, dont Emile DRUGEON. La 61<sup>ème</sup> DI, à laquelle appartient le 264<sup>ème</sup>, est alors transportée vers le nord-est de Paris. Comme le régiment d'Angers, celui d'Ancenis est engagé dans la 1<sup>ère</sup> bataille de la Marne, puis de l'Aisne jusqu'à la stabilisation progressive du front. Le contact reprend avec les Allemands près de **St-Pierre-les-Bitry** dans l'Oise, entre Soissons et Compiègne. C'est ici que le régiment essuie sa première « affaire » sérieuse à **Moulin-sous-Toutvent**, quand les Allemands tentent de repousser les Français sur la rive gauche de l'Aisne. Le régiment stationne ici jusqu'en janvier 1916. Entre le 8 et le 20 septembre 1914, le régiment perd 511 officiers et soldats, dont le lieutenant-colonel GAUDINEAU, Joseph TOURILLON, blessé à l'auriculaire gauche, Léon DOULIN, blessé à la main gauche, Louis DOUCET blessé à la main droite, Pierre PERRIGAUD évacué pour dysenterie.



*Le premier accrochage des gars du 264<sup>ème</sup> fin août. Cette carte montre que l'axe de progression de la 1<sup>ère</sup> Armée allemande a dévié vers le sud en évitant la capitale, son objectif initial, et permis aux Français de se rétablir sur la Marne... et à la guerre de se prolonger 4 ans de plus.*

Pendant ce temps, à Ancenis :

« Lundi 12 octobre : minuit, nous partons sur le front. J'embrasse une dernière fois ma petite Jenny qui est arrivée aujourd'hui, ce qui me donne du courage et me rend content. C'est dur, mais c'est pour la France, aussi adienne ce que pourra, à la grâce de Dieu.

Mardi 13 : nous arrivons au Mans à 6 heures matin. Nous repartons par Alençon, Evreux, Mantes et arrivons au Bourget. Ici, nous passons la nuit dans le wagon.

Mercredi 14 octobre : plus de 30 000 hommes de toutes armes passent en chemin de fer pour

direction Lille. Nous repartons vers 14 heures et arrivons à Pierrefonds-les-Bains (Oise) à 21 heures. Nous recouchons en wagon ».

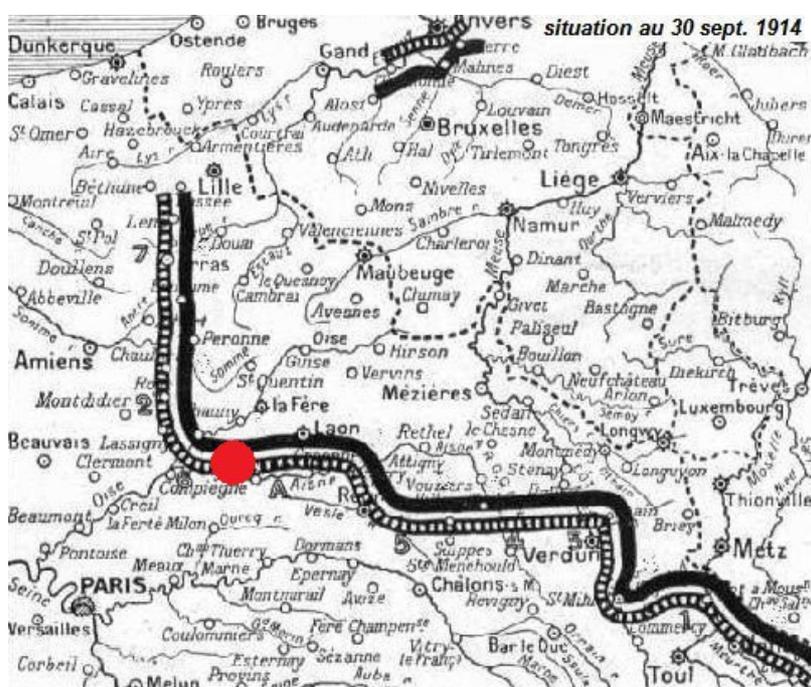
Comme François DOUCET, Jean note scrupuleusement les noms de toutes les villes et de tous les villages qu'il traverse et où il cantonne, comme on le ferait lors d'un séjour touristique, pour se rappeler plus tard son itinéraire. C'est une occasion pour voir du pays et ses connaissances géographiques de la France s'étoffent. On note au passage que Jean est encore résigné, il se dit plus vite la bataille aura lieu, plus vite il sera de retour à Nozay. Le 14 octobre 1914, François DOUCET se trouve alors en convalescence à Nozay, au milieu des siens à la Touche de Boissais. Après une blessure et quatre batailles (Bièvre, Faux, Marne et Prosnes) qui valent bien une guerre, François ne partage peut-être plus la confiance de Jean. D'où l'importance de notre travail préalable sur les entrées en guerre des Nozéens. Chacun sa guerre... Reprenons :

« Jeudi 15 octobre : à 7 heures, nous portons armes et bagages pour Saint-Pierre-les-Bitry, où nous retrouvons le 264<sup>ème</sup>. Là, beaucoup de camarades sont là et sont heureux de nous voir. Je suis affecté à la 22<sup>ème</sup> compagnie, lieutenant MAHE, 4<sup>ème</sup> section, 16<sup>ème</sup> escouade.

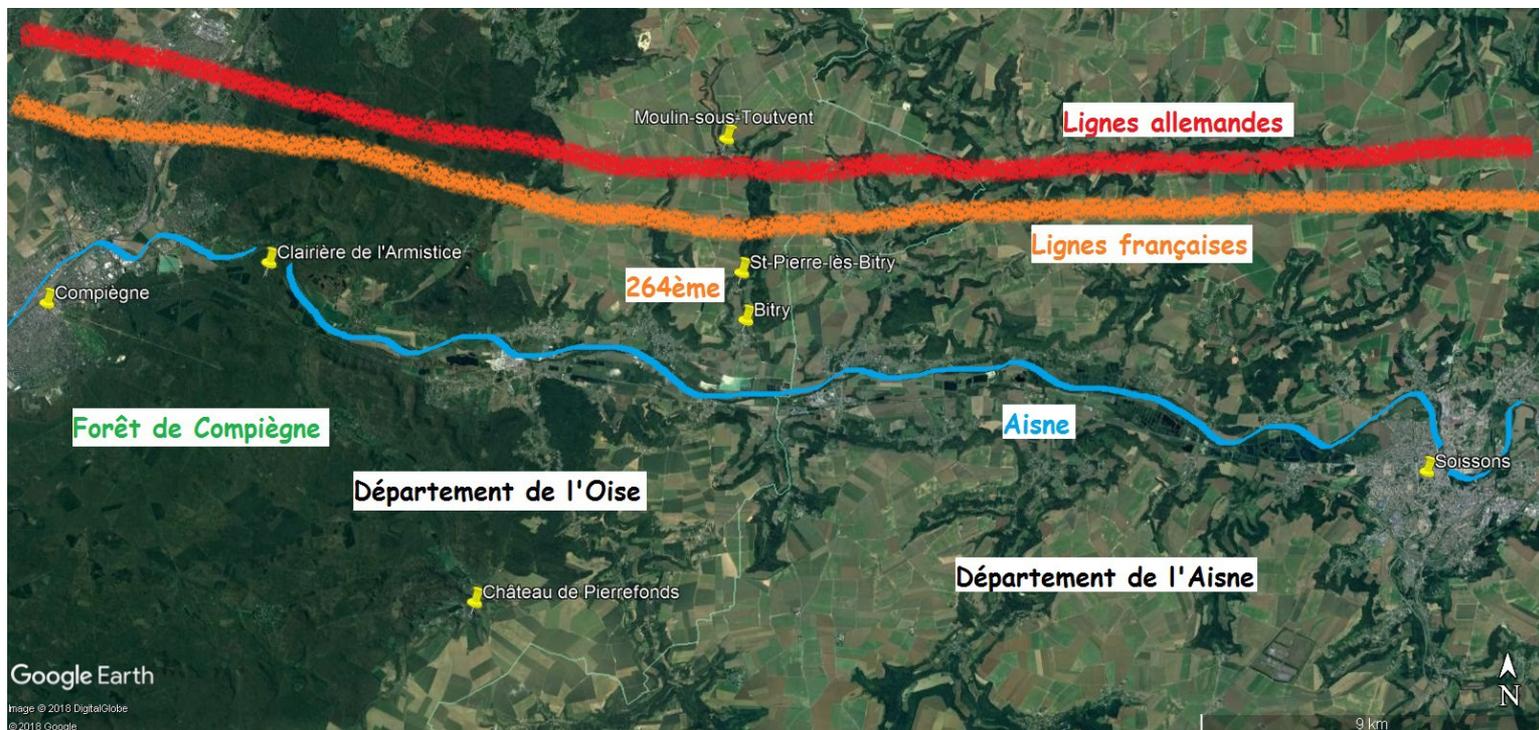
Vendredi 16 : à 3 heures, départ pour les tranchées. Nous allons à 4 heures dans les tranchées. Compagnie de réserve. Partout les obus ont fait des trous et ravagés. Nous restons jusqu'à 7 heures. Quelques obus passent au-dessus de nous et nous rentrons à St-Pierre. C'est dans le bois que je trouve M MAHE qui me fait passer à la 10<sup>ème</sup> section.

Samedi 17 : nous sommes au repos. Les obus continuent de passer à droite et à gauche de nous et éclatent avec un bruit formidable. A 2 heures de la nuit, une forte fusillade éclate en première ligne. Quelques blessés et tués au 316<sup>ème</sup>.

Dimanche 18 : nous quittons St-Pierre et venons camper à Bitry. Toujours les obus... Cette nuit, je suis de garde. Nuit calme, au loin, on entend le ravitaillement allemand. Nos pièces envoient 20 salves d'obus et tout rentre dans le silence. Quelques coups de feu tirés de temps à autres. Dans la journée d'hier, 3 tués, 3 blessés ».



Le secteur du 264<sup>ème</sup> : St-Pierre-lès-Bitry, entre Compiègne et Soissons, cramponné sur la rive droite de l'Aisne, au sein de la 6<sup>ème</sup> Armée du général MAUNOURY. Les Allemands tiennent dans ce secteur leurs positions les plus proches de la capitale française.



*Cette portion du territoire français a été traversée par les armées allemandes entre la fin août et septembre 1914. Le front se fixe en octobre. Notons la proximité de la clairière de l'armistice : un haut lieu de mémoire européen aujourd'hui, une simple clairière dans la zone du front en 1914.*

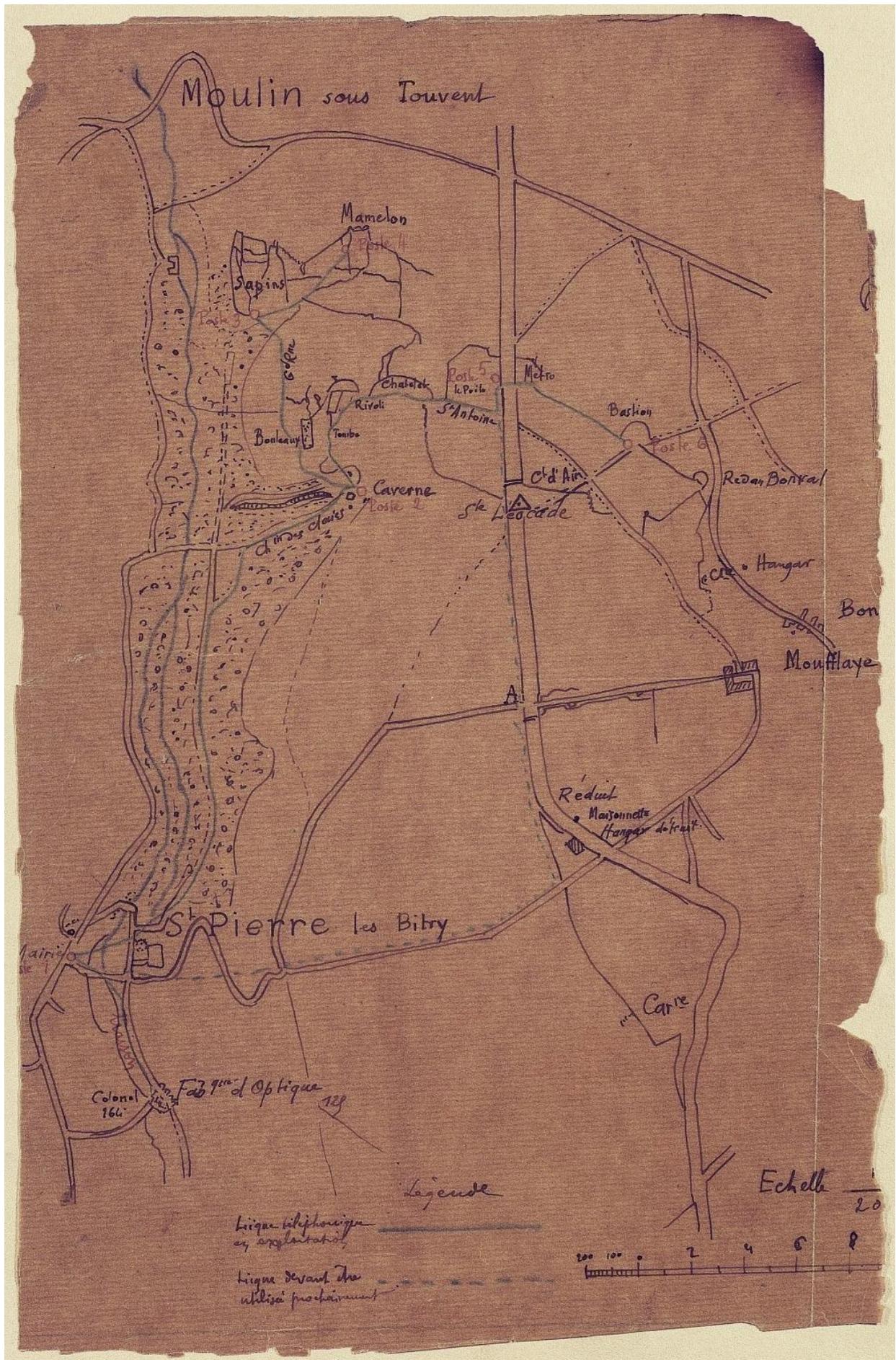
Jean découvre la rivière de l'Aisne pour la première fois. François l'a déjà traversée dans le secteur de Rethel fin août, lors de la retraite générale. La vie de tranchées s'organise pour les compagnies du 264ème : les périodes d'occupation des premières lignes au nord alternent avec de courts moments de repos à **Bitry** au sud :

« Lundi 19 : toujours le canon tonne trop. Alerte à midi, on nous fait évacuer le village. Un obus vient de tomber à 50 mètres de nous et fait sauter la toiture d'une maison au loin. Nous gagnons un ravin. Le bombardement continue sans résultat. A 16 heures, nous quittons le ravin et en route pour les tranchées de 1<sup>ère</sup> ligne. Nous arrivons à 17 heures 30 au bord d'une **grotte** transformée en poste de secours et là nous attendons la nuit<sup>6</sup>. A 19 heures de par une nuit noire, nous arrivons sur le terrain de bataille. « Couchez-vous, v'là une salve » nous accueille et les balles sifflent au-dessus de nous. En avant. Au top, nous traversons le **Mamelon**<sup>7</sup>. Une odeur de cadavre, partout on ressent la mort. Au loin, des éclairs et tous les canons qui tirent sans relâche. Un frisson nous passe. Ce tableau est tellement bien triste. Environ 400 mètres et nous arrivons dans un petit **bois de sapin**. Là sont les tranchées pour notre secteur. La relève se fait et nous voilà terrés. Dire les angoisses que nous avons passées là, on ne le peut.

Mardi 20 : toujours dans la même tranchée. A 6 heures, boum, huit obus arrivent sur une tranchée et blessent deux camarades. Mauvais début. Toute la journée, les obus éclatent près de nous et les éclats fusent avec un bruit qui, malgré nous, nous donnent la tremblote. Les balles passent sans discontinuer, nous nous terrons du mieux possible et voilà notre journée. Le soir, à 19 heures, arrive la relève. Nous ne sommes pas fâchés, le 265<sup>ème</sup> nous remplace. Toujours nuit noire et nous ne sommes réellement en sécurité que lorsque nous avons traversé le **Mamelon** et arrivons à la **grotte**. Sur ce champ de mort, pas un bruit, seuls les oiseaux de proie font entendre leur croassement. 20 heures, nous arrivons à **Bitry** où nous apprenons que le village a été bombardé causant la blessure à une jeune fille (épaule cassée). Nous prenons un café et tous dans le cantonnement, on s'endort, attendant une alerte ».

6 Poste 2 sur le plan du secteur. Le revers sud du plateau du Soissonnais offre de nombreuses ruptures de pentes et de carrières souterraines, propices à une future guerre de tranchées.

7 Poste 4 sur le plan du secteur.



L'horizon de vie des sections du 264ème jusqu'en janvier 1916 : St-Pierre-lès-Bitry est un village au creux d'un ravin boisé et les tranchées de premières lignes s'élèvent vers un plateau au nord dominé par les positions allemandes de Moulin-sous-Toutvent. Il est traversé par un petit ruisseau, le Bitry, qui coule au milieu d'un bois et se jette dans l'Aisne plus au sud. Le colonel a installé son PC dans une fabrique d'optiques au sud.

Jean vient de passer sa première nuit et sa première journée dans les tranchées. « Sa » guerre a commencé. Son témoignage nous montre qu'en octobre 1914, le réseau de fortifications fait de tranchées et de boyaux n'est pas encore opérationnel : avec sa section, il « monte » et « redescend » à découvert, en traversant un « no man's land ». Le trajet se fait toujours de nuit pour ne pas se faire repérer. Nous ne sommes qu'au début de la guerre de positions et le système défensif français est en cours d'élaboration.

Cette journée du 20 octobre est marquée par un incident qui nous permet de mettre en avant l'intérêt historique du carnet de campagne de Jean. L'épisode du bombardement du village de Bitry est confirmé par le JMO du régiment :

20 octobre	Les 2 dernières compagnies du Régiment de garde aux tranchées rentrent à Bitry. 2 hommes blessés dans les tranchées. A 11 <sup>h</sup> et à 14 <sup>h</sup> , les allemands envoient sur Bitry, à chaque fois, 3 gros obus explosifs d'un d'un blessé une jeune fille de la localité. Surtout 2 blessés.
------------	---

Jean apporte une précision : la jeune fille est blessée à l'épaule.

« Mercredi 21 : la nuit s'est bien passée. A 10 heures, nous allons occuper une **ferme** immense. Le propriétaire, absent, l'a quittée le jour de la mobilisation. Nous sommes bien, rien à signaler. Sans cesse, le canon tonne, nuit calme.

Jeudi 22 : réveil à 5 heures. A 9 heures où j'écris ces lignes, rien d'anormal. Nous attendons toujours dans l'angoisse. A 11 heures, nous venons de quitter la **ferme de Gamet** et descendons dans le ravin où, jusqu'à 17 heures, nous creusons des tranchées pour occuper en cas de nouveaux bombardements de Bitry. A 17 heures, nous rentrons dans nos cantonnements et la nuit se passe tranquille. En 1<sup>ère</sup> ligne, les 75 ont démolie une tranchée allemande. Le canon a tonné toute la journée ».

21 octobre	Le Régiment, en réserve à Bitry, fournit néanmoins une compagnie aux tranchées, une nord de la ferme Gamet, une autre dans les tranchées sur la mamelon à l'est de Bitry, une section au pont de Jaulzy.
------------	--

Jean fait partie de la compagnie partie occuper la ferme Gamet.

« Vendredi 23 octobre : matinée calme, le 264<sup>ème</sup> étant au repos. Nous n'occupons plus les tranchées de 1<sup>ère</sup> ligne. A 11 heures, nous allons dans le ravin toujours dans les tranchées que nous avons faites. Plusieurs avions passent et repassent sur nos têtes. A 3 heures commence le bombardement qui s'effectue sans discontinuer. Aucun obus ne vient jusqu'à nous, mais à 200 mètres de nous, la ferme de Gamet a reçu deux obus. La 21<sup>ème</sup> compagnie qui l'occupait, n'a pas eu de mal. Les tranchées ont été arrosées de schrapnels. En 1<sup>ère</sup> ligne, tranchées du Mamelon occupées par le 65<sup>ème</sup>, il y a eu 11 blessés et un mort. Nuit calme.

Samedi 24 octobre : rien de nouveau dans la matinée. A 10 heures, nous allons relever la 21<sup>ème</sup> à la ferme de Gamet. A midi, plusieurs avions passent et repassent. Nous voyons les bombes éclater autour. Deux mais toujours trop courtes ou trop longues. A minuit, notre section remplace la 3<sup>ème</sup> dans les tranchées au loin. On entend une canonnade sans discontinuer. Les éclairs des explosions de succèdent. Sans cela, à 1 heure, une vive fusillade éclate sur la ligne ennemie. Quelques balles sifflent

au-dessus de nous et vers 1 heure et demi, tout rentre dans le calme. A deux heures, je prends la faction avec JOUNNETEAU jusqu'à trois heures. Nous ne voyons rien. Le reste de la nuit passe sans incident.

Dimanche 25 octobre : jusqu'à midi, nous occupons la tranchée. Aucun obus ennemi ne vient. A midi, nous quittons la ferme et occupons les tranchées du ravin de Bitry jusqu'à 4 heures et demi. Nous rentrons au cantonnement à 5 heures. Comme nous étions à manger à l'abri, un obus tombe à 50 mètres de nous. Tout le monde se cavale et en me couchant, je renverse ma gamelle... Repas fait. Un blessé légèrement.

Lundi 26 octobre : quelques obus arrivent sur la ferme de Gamet sans résultats. A 11 heures, nous gagnons les tranchées du ravin. Ici s'arrête (sic) mes mémoires, la guerre est horrible et ce que j'écrirai serait trop triste. Je suis simplement toujours prêt à faire mon devoir ».

La lassitude et l'angoisse s'emparent du réserviste nozéen. Ses deux semaines dans ce secteur de l'Oise, les obus qui craquent et les balles qui sifflent sans avoir le moindre ennemi<sup>8</sup>, les soldats qui reçoivent la mort et des blessures à distance, ses discussions avec les gars du régiment, les longues nuits passées à épier le moindre mouvement ennemi ont suffi pour transformer son consentement et son patriotisme du début (journal du 1er août 1914 : « **défendre mon pays** », le 12 octobre 1914 : « **C'est pour la France** ») en « je dois à tout prix sauver ma peau »... Nous pensons, comme beaucoup d'historiens, que chaque soldat est un être humain avec ses forces et ses faiblesses. Les glorieux héros des récits épiques du XX<sup>ème</sup> siècle se sont transformés en hommes ordinaires depuis le renouveau des recherches sur la Grande Guerre. Au sein d'un groupe social réduit, l'escouade ou la section, certains se mutilent volontairement, cherchent la « bonne blessure », d'autres se planquent ou deviennent des professionnels du combat. Que va faire Jean ?



*Le village occupé par le 264<sup>ème</sup>, en contrebas d'un plateau, visible à l'arrière-plan. L'expression « monter en premières lignes » prend toute sa signification symbolique.*

Après un mois sans écrire, il reprend son journal le 12 décembre, et dans une lettre du 8 décembre envoyée à sa femme, il écrit « **j'arrive de passer un examen téléphoniste. Je crois être reçu** ». Puis, le 10 décembre, « **je suis passé à la Section Hors Rang du 264<sup>ème</sup> comme téléphoniste** ». Son travail de téléphoniste consiste alors à « monter » tous les soirs dans la plaine, pour réparer les lignes endommagées par les bombardements et les combats de la journée.

<sup>8</sup> Une fois sur la ligne de front, à aucun moment Jean ne désigne l'ennemi. A Ancenis, pendant ses deux mois d'attente, il parlait des « Boches », des « Prussiens » ou des « Allemands ». Terrés comme les Français, les Allemands tuent à distance avec leur artillerie et Jean en arrive peut-être à oublier qui il combat...



*Au bout de quelques mois d'immobilisme contraint, Jean a pris de l'embonpoint. Il n'est plus le jeune homme svelte de son mariage et la discipline militaire le laisse indifférent... Son insigne de téléphoniste est cousu sur la manche de sa capote sur le bras gauche.*

La section hors-rang reste une unité combattante. Avec sa section, il doit veiller à l'entretien des lignes téléphoniques en exploitation<sup>9</sup>. Dans cette même lettre du 8 décembre, il multiplie ses chances pour éviter la zone des combats : « je n'ai pas le droit d'écrire à un général (ou colonel), il faut que je passe par plus petit gradé et la formule est mauvaise ». Il s'agit d'entrer en contact avec une certaine Rose HALLOUET, 47 ans, infirmière à Troyes, dont le mari était pharmacien dans la rue du Château à Nozay, dans les années 1890. Nous pensons que Jean essaye de fuir la zone des combats.

Le vendredi 11 : « N'oublie pas d'écrire à Mme HALL..., de se déplacer de suite. C'est urgent ou alors, tu sais ce qui arrivera... ». Comme tous ses camarades, il « s'accommode pour durer ».



*Mme HALLOUET, à droite, ancienne amie de la famille à Nozay, devenue infirmière pendant la durée de la guerre. Sa tentative pour l'approcher via son épouse Jenny DUBOURG est vaine. Souvenons-nous que l'automne 1914 est la grande période d'effort de « récupération » de soldats inaptes par les autorités militaires.*

<sup>9</sup> En bleu sur le plan du secteur de St-Pierre-lès-Bitry. Dans la légende, « lignes téléphoniques en exploitation ».

Ensuite, il note sur son carnet les lieux dans lesquels il se trouve entre le 12 décembre 1914 et le 14 janvier 1915 :

12 décembre [1914] **Saint-Pierre**.

14 : **Métro**<sup>10</sup>, avec PRUDHOMME.

15 : **Courant d'air**. Dans une lettre, il écrit : « le lieutenant MAHE passe à la 20<sup>ème</sup> compagnie, au grand désespoir de la 22<sup>ème</sup> ».

17 : **St-Léocade**. HERMANN.

19 : repos.

21 : **Métro** avec [BIRAULT dit] PAPILLON.

23 : poste de secours.

25 : **St-Léocade**.

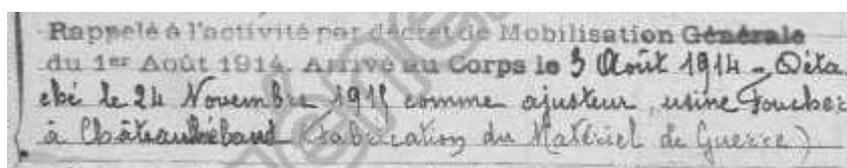
27 : pluie, **bastion**<sup>11</sup>.

29 : **St-Pierre**.

31 : poste de secours.

La guerre s'est installée durablement dans la vallée de l'Aisne, la routine aussi. Nous verrons, dans notre séquence sur l'année 1915, le quotidien de sa vie dans les tranchées de l'Oise.

Pour finir, nous voudrions signaler les limites des recherches sur les conscrits avec les seuls registres matricules. Sans le journal de Jean, les quatre lignes ci-dessous nous donnent l'impression que ce soldat est parti au front le 3 août, puis est détaché à l'arrière le 24 novembre 1915, sans aucune activité entre les deux dates. Pour les familles ne disposant pas de témoignages écrits de leurs ancêtres, il est difficile d'imaginer ce que représente juste un mois de guerre. La preuve avec l'histoire au ras-du-sol de nos deux Nozéens que nous venons de suivre : ils marchent, ils parcourent des kilomètres en train, ils courent, ils rampent, ils dorment difficilement, ils découvrent des Français d' « ailleurs », ils ont peur à chaque sifflement qui déchire le ciel, ils s'accrochent à leurs souvenirs, leurs corps souffrent et leurs « caboches » en prennent un coup. Ils n'en sortiront pas indemnes.



Extrait du feuillet matriculaire de Jean AUBREE.

10 Poste 5 sur le plan du secteur.

11 Poste 6 sur le plan du secteur.